

## ENSEIGNER LES TOTALITARISMES

### MISE AU POINT SCIENTIFIQUE

#### La naissance d'un concept

Employé pour la première fois chez les adversaires des fascistes en Italie en 1923, le mot « totalitaire » est repris par Mussolini lui-même en 1925.

La première étude approfondie du concept nous vient de Hanna Arendt en 1951 dans son ouvrage *Le système totalitaire*, traduit en France en 1972 seulement.

Raymond Aron relaie les écrits de Arendt dans son ouvrage *Démocraties et totalitarismes*, paru en 1965. Il conçoit le concept sur un temps plus long, justifiant ainsi l'étude de la genèse ou du déclin de ces régimes au même titre que leur apogée. Cette formalisation du concept n'échappe pas bien évidemment au contexte de bipolarisation. Il devient ainsi une arme idéologique anti-soviétique.

Dès les années 1950, Karl Joachim Friedrich et Zbigniew Brzezinski proposent une grille de lecture très descriptive, qui semble s'imposer pour chaque régime totalitaire : un parti-État dominé par un chef charismatique ; une idéologie d'État ; un appareil policier qui installe une terreur de masse ; un contrôle centralisé de l'économie ; le monopole par le parti-État des moyens de communication de masse.

#### De nouvelles interrogations

Les années 1970 marquent un certain renouvellement dans la façon d'analyser ces régimes en même temps que de jeunes historiens privilégient l'entrée sociologique.

Ainsi le totalitarisme ne peut plus se limiter à son caractère idéologique qui, tel un rouleau compresseur, écraserait toutes les sociétés. Cette école «révisionniste» modifie profondément le concept en démontrant notamment la capacité intrinsèque des sociétés à faire tomber les totalitarismes, à l'image de ce qui se passe en URSS. Des historiens comme Ian Kershaw (1) ou Eric A. Johnson (2) apportent un éclairage nouveau sur les formes de résistance de la sphère sociale.

Enzo Traverso (3) va jusqu'à remettre en question le caractère incontestable et opérationnel du concept. Il propose quatre dimensions différentes pour le totalitarisme : un fait, en tant que régime ancré dans une réalité historique ; une théorie, en tant que modèle de domination ; une idéologie apologétique de l'ordre occidental en période de guerre froide ; et bien sûr un concept, comme forme de pouvoir nouvelle et inclassable.

Dans une démarche descriptive, la réalité ne répond jamais intégralement à l'ensemble des critères proposés par la grille d'analyse, à l'image de Martin Malia qui démontre que la société civile n'est jamais complètement inféodée au projet « total » du régime ; la terreur de masse ne s'exerce pas partout avec la même intensité, rejetant ainsi une vision figée de ces régimes, comme s'ils opéraient hors du temps.

La difficulté devient encore plus grande lorsqu'il s'agit d'expliquer la genèse de ces régimes tant l'histoire de la Russie, de l'Allemagne et de l'Italie présente en ce début de 20<sup>ème</sup> siècle au moins autant de divergences que de points communs. Au fond, des facteurs assez divers produisent les mêmes effets.

Enfin, même si la question fait toujours débat, le fascisme italien ne peut pas être considéré au même titre que les deux autres expériences totalitaires. Les institutions qui l'ont précédé n'ont pas été supprimées et la terreur de masse ne s'y est pas appliquée avec la même intensité qu'en Allemagne et qu'en URSS.

#### Pour une approche renouvelée à proposer aux élèves

Les totalitarismes ne peuvent plus être étudiés de façon mécanique et descriptive, en écartant le contexte de ce premier 20<sup>ème</sup> siècle.

Même si elle fait toujours polémique, la conception de François Furet est révélatrice d'un regard nouveau sur les totalitarismes : «bolchevisme et fascisme se suivent, s'engendrent, se combattent et s'imitent, mais auparavant, ils naissent du même sol : la guerre. Ils sont les enfants de la même histoire ».

Dès les années 1930, Carl Schmitt (lui-même adhérent du parti nazi dès 1933) souligne l'analogie qui existe entre la notion de « mobilisation totale » observée durant la guerre de 1914-1918 et le caractère « total » des régimes qui s'imposent aux lendemains de cette guerre. A ce titre il est intéressant de relever l'orientation que donnent les ressources Eduscol sur les nouveaux programmes de 3<sup>ème</sup> : « On montrera que la Première Guerre mondiale est en cours de totalisation ».

Une double dialectique semble ainsi faire le lit des régimes totalitaires. D'un côté un conflit qui atomise la société et remet en cause les positions sociales antérieures au conflit. De l'autre, une guerre qui impose la discipline et l'obéissance, un sens de la hiérarchie hérité de la culture des tranchées.

Ainsi alors même que fascismes et bolchévisme semblent s'alimenter mutuellement, affichant l'idéologie de l'autre comme repoussoir, on voit apparaître une sorte de rouage à trois acteurs : la révolution bolchévique ne serait qu'une réaction à la démocratie libérale. Le national-socialisme serait lui-même une contre-idéologie du bolchévisme. Ce cheminement, emprunté par Nolte, mène à un raccourci provocateur : « Sans la Kolyma, il n'y aurait pas eu Auschwitz ».

La comparaison des trois régimes totalitaires fait également apparaître une convergence majeure dans l'idée de rupture avec le passé, voire de révolution, ce qui les distingue d'emblée des autres régimes autoritaires de l'époque. Krzysztof Pomian (4) en arrive à la conclusion que les totalitarismes sont un mélange de nationalisme radical et de socialisme révolutionnaire dont l'objectif est de fonder une nouvelle société débarrassée de tout conflit par l'élimination physique de l'ennemi, y compris par une répression intérieure par anticipation. Le national-socialisme dans sa dénomination même caractérise bien toute la complexité du phénomène. De ce point de vue, le fascisme italien s'avère d'ailleurs être un échec. « L'homme nouveau » que Mussolini appelle de ses vœux ne fait que reproduire en réalité le modèle social et familial classique, sans parler des clivages sociaux persistants, ce qu'illustrent parfaitement les premières scènes du film d'Ettore Scola, *Une journée particulière*.

Les premiers théoriciens du concept de totalitarisme l'ont décrit comme un régime bien installé sur des masses soumises à une idéologie irréductible.

Emilio Gentile propose une autre perspective : il préfère évoquer des « expériences » plus que des « régimes », en ce sens qu'ils s'inscrivent dans un processus jamais achevé. Ce nouvel angle amène à s'interroger sur les distorsions entre les intentions affichées et les réalisations effectives une fois le pouvoir conquis.

Ainsi le programme de San Sepolcro, présenté en 1919 par de jeunes activistes, transpire le socialisme révolutionnaire. Les premiers échecs électoraux ramènent les fascistes à la raison et le Parti national fasciste fondé en 1921 propose alors un programme nettement plus conservateur.

Dans un siècle marqué par la sécularisation, les totalitarismes viennent combler un vide, en tirant parti du déclin des deux sources principales de légitimité : la légitimité traditionnelle à travers la foi qui dominait jusqu'au 19<sup>ème</sup> siècle et la représentation parlementaire qui tendait à s'imposer progressivement depuis le début du 20<sup>ème</sup> siècle. Cette dimension est largement présente dans la définition très complète du concept de totalitarisme que propose l'historien Emilio Gentile (5) : « Par totalitarisme, nous entendons définir une expérience de domination politique menée par un mouvement révolutionnaire (...). Fondé sur le régime à parti unique, ce nouvel État a pour principal objectif de réaliser (...) l'intégration ou l'homogénéisation des gouvernés (...) Son but est de modeler l'individu et les masses par une révolution anthropologique destinée à régénérer l'être humain et de créer un homme nouveau, dédié corps et âme à la réalisation des projets révolutionnaires et impérialistes du parti totalitaire (...) Parmi les aspects fondamentaux de l'expérience totalitaire : la militarisation du parti (...); l'organisation structurée des masses (...); la sacralisation de la politique (...) à travers des rites et des fêtes visant à transformer définitivement la collectivité en une masse de fidèles du culte politique. »

Comparer cette définition à celle de Friedrich et Brzezinski, c'est mesurer le chemin parcouru dans l'approche du concept de totalitarisme.

## BIBLIOGRAPHIE

Pour aller à l'essentiel avec le grand spécialiste de l'Allemagne nazie

1-Ian Kershaw, Qu'est-ce que le nazisme ? Gallimard, 1992

Mais aussi

2-Eric A. Johnson, La terreur nazie, A. Michel, 1999

Paru plus récemment

Johann Chapoutot, Le nazisme. Une idéologie en actes, La Documentation Photographique, n° 8085, janvier 2012

Pour des approches plus comparatives des trois régimes

3-Enzo Traverso, Le totalitarisme, Seuil, 2001

L'auteur commente une soixantaine de textes rédigés sur le totalitarisme.

Les cent premières pages introductives sont précieuses.

4-Krzysztof Pomian, article « Totalitarisme » dans la Revue Vingtième siècle, vol. 47, juillet-septembre 1995, pages 4-23

Disponible en ligne :

[http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/xxs\\_0294-1759\\_1995\\_num\\_47\\_1\\_3177](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/xxs_0294-1759_1995_num_47_1_3177)

Des perspectives nouvelles avec le spécialiste italien du fascisme

5-Emilio Gentile, les religions de la politique. Entre démocraties et totalitarismes, Seuil, 2001

Un TDC est consacré aux totalitarismes avec des articles de Nicolas Werth ou Johann Chapoutot.

6-Les totalitarismes, Textes et Documents pour la Classe, n°1048, 15 janvier 2013

## CE QUE PRÉVOIENT LES PROGRAMMES

Les ressources pour enseigner les totalitarismes en Troisième :

[http://cache.media.eduscol.education.fr/file/Histoire/80/2/C4\\_HIS\\_3\\_Th1\\_L\\_Europe\\_theatre\\_majeur\\_guerres\\_totales-DM\\_593802.pdf](http://cache.media.eduscol.education.fr/file/Histoire/80/2/C4_HIS_3_Th1_L_Europe_theatre_majeur_guerres_totales-DM_593802.pdf)

Dans un thème intitulé «L'Europe, un théâtre majeur des guerres totales », les élèves étudient des expériences totalitaires au regard des démocraties fragilisées, et en articulation avec les questions des civils et des militaires dans la Première Guerre mondiale et de la logique d'anéantissement dans la Seconde Guerre mondiale. En cette fin de cycle 4, rappelons que l'élève est confronté pour la première fois de sa scolarité à cette question, du moins de manière directe, puisqu'au cycle 3, il a surtout étudié les guerres. Les deux régimes soviétiques et nazi sont à l'étude, sans aucune autre indication, les repères cités étant : 1917 (Révolution russe) et 1933-1945 (L'Allemagne de Hitler).

Les ressources pour enseigner les totalitarismes en Premières générales :

<http://eduscol.education.fr/cid56538/ressources-pour-la-classe-de-premiere-au-lycee-general.html>

Le programme de Premières générales place le concept de totalitarisme au coeur de l'étude avec le thème «Le siècle des totalitarismes».

Deux questions animent ce thème : «genèse et affirmation des totalitarismes» (la genèse puis les points communs et spécificités de ces régimes) et «la fin des totalitarismes» (la dénazification de l'Allemagne et le procès de Nuremberg et Gorbatchev et la disparition de l'URSS).

Les ressources pour enseigner les totalitarismes en Premières technologiques :

<http://eduscol.education.fr/cid59567/ressources-pour-la-voie-technologique-et-la-voie-professionnelle.html#lien1>

La place du concept est bien plus modeste pour les classes technologiques.

Dans un thème intitulé «L'Europe, un espace marqué par deux conflits mondiaux», le professeur a le choix entre trois sujets d'étude parmi lesquels «Vivre dans l'Italie mussolinienne». S'il fait le choix d'étudier plutôt Jean Moulin ou la SDN et l'ONU, cela signifie que les élèves peuvent ne pas étudier directement les totalitarismes.

Un enseignant peut être amené à faire cours sur ce thème aussi bien à des collégiens qu'à des lycéens. Tout au moins, il tirera profit d'une bonne connaissance de la manière dont ses élèves ont déjà étudié ou étudient plus tard la question des régimes totalitaires.

Par conséquent, il est bon d'insister sur deux constats.

Tout d'abord les collégiens n'étudient pas le régime fasciste italien. Le choix est assumé de les faire étudier les deux expériences totalitaires les plus abouties.

Ensuite l'approche au collège est plus factuelle et plus concrète : ce sont bien les «expériences totalitaires» qui sont étudiées. Mais les lycéens de Première L, ES et S doivent étudier «les totalitarismes», encourageant ainsi le professeur à engager une théorisation du concept. La présence du cas italien va bien dans le sens d'une approche comparée mais aussi critique du concept de totalitarisme.